NOS ANCÊTRES ÉTAIENT-ILS DES MARINS?

PAR CLAUDE POIRIER

Quand un Québécois dit qu’il va se gréer pour sortir, il ne pense certainement pas à l’origine de ce verbe qui appartient normalement au parler des marins. *Gréer un bateau*, c’est le garnir de voiles, de cordages, etc. On disait également, il n’y a pas si longtemps encore, *appareiller* au sens de « préparer, habilîer » (*Appareille le petit!*), ou au sens de « se préparer à partir », comme dans ce passage de Germaine Guévrémon (*En pleine terre*, 1942) : « Noël approche. Encore quelques heures et toute la famille appareillerait pour la messe de minuit. » Un Européen verrait dans cette phrase une métaphore : la famille devient un bâteau qui se prépare à prendre la mer ! En fait, il existe au Québec un grand nombre de mots dont l’origine est maritime et que l’on utilise sans se prendre pour un marin, par exemple balise, baliser, bordée, embarquer, pêcher, virer de bord, etc., et peut-être même tuque.

On a longtemps cru que ces innovations avaient vu le jour au Canada. Cette impression a été créée par le témoignage de Français arrivant au pays, par exemple le général Louis-Joseph de Montcalm qui écrit dans son journal, le 13 mai 1756 : « J’ai observé que les paysans canadiens parlent très bien le français, et comme sans doute ils sont plus accoutumés à aller par eau que par terre, ils emploient volontiers les expressions *prises de la marine*. » Les Canadiens reprendront ce jugement par la suite, où l’idée reçue que les premiers immigrants ont créé ces exceptions. On sait aujourd’hui que ces emplois terrestres de mots maritimes étaient répandus dans les régions de France d’où sont venus les colons. Le fait qu’on les retrouve en Acadie, en Louisiane et à la Réunion (océan Indien) est une preuve supplémentaire que ces emplois avaient cours à l’époque de la colonisation et qu’ils ont été véhiculés à partir de la France. Mais cela ne signifie pas que les Canadiens n’ont pas mis la main à la pâte.

L’histoire du mot bordée donne une idée de la façon dont les choses ont pu se passer. Ce mot s’est dit autrefois en français de l’ensemble des canons alignés sur chaque bord d’un vaisseau, puis de la décharge simultanée de ces canons. Dans les parlers de la Saintonge, la signification de ce terme *maritime* a été étendue en parlant d’une grande quantité de pluie ou de grêle, le phénomène météorologique étant ainsi comparé à une véritable décharge de canons. En arrivant au Canada, les immigrants de ces régions ont tout naturellement utilisé le même mot en parlant d’une chute de neige abondante et subite. On trouve la première attestation du mot dans une ordonnance de 1726 de l’intendant Claude-Thomas Dupuy :

« [...] et pour parvenir plus aisément à frayer le Chemin Entre les falaises Balizes, nous ordonnons de plus sous les mêmes peines à toutes personnes...»
La qualité et condition qu'elles soient de
nos matins et à chaque Bordée de Neige
sont nombre, aller et venir leurs Bestiaux, et Battre
par les dits Bestiaux entre les Balises
de leur long de leur habitation [...].

1. Élément de suggérer une méthode de déneige-
ment mettant tout le monde à contribution pour
un bon collectif (qui aurait pu rendre service à
l'année 2008, où les bordées se sont succédées sans
rupture). Ce passage contient un autre mot d'origine
maritime, soit le mot balise qui est employé en
marquant d'un objet servant à marquer le chemin
dans la neige. À l'origine, le mot désignait une
lampe, un poteau servant à guider le navigateur.
Ce mot a donc reçu une application nouvelle, en
parlant de la neige, mais il servait déjà dans les
parlers régionaux de France (en Normandie, en
Aquitaine et ailleurs) pour parler de perches déli-
mantant un semis, d'un arbre marquant la limite
d'une propriété.

Remarquons en outre qu'il est question d'une
bordée de neige, locution qui subsiste encore de
nos jours au Québec : on dit une bordée ou une
bordée de neige. À l'origine, il est probable que
le mot bordée se soit dit également au Canada
en parlant de la pluie ou de la grêle (comme en
Savigny-le-Temple), d'où le besoin de préciser quand on
voulait parler de la neige. On observe le même
phénomène avec le mot poudrerie qui se rencontre
également dans la locution poudrerie de neige
parce que le mot se disait en France d'un nuage
de sable ou de poussière que le vent soulevait.

Dans le cas du mot prélar, qui désigne au
Québec un revêtement imperméable pour plan-
cher, il est bien possible que l'extension sémanti-
que se soit produite chez nous, à partir du sens de
"grosse toile imperméabilisée servant à protéger
les marchandises d'un navire, ou à recouvrir les
points des bateaux". L'emploi par extension est
d'abord attesté en parlant d'une sorte de tapis de
sol à l'usage de soldats (1755), puis on trouve le
mot en parlant d'un recouvrement pour plancher
daux exemple qui donne une idée de la façon
dont s'est produit le changement sémantique :
"Un prélar en tapis à cinq chevins et trois den-
iers" (1833), donc un tapis fait à partir de
prélar. La variante prélas (ou prélat) était
courante autrefois.

Toujours est-il qu'il existe toute une sé-
rée de mots qui nous sont parvenus à travers
la langue des régions de France où les ter-
mes maritimes avaient pris des acceptions
terrestres. On pourrait citer encore le mot
pont, dans poële à deux ponts, poële à trois
ponts (par analogie avec le pont d'un
bateau), désignant un poële constitué d'un
foyer avec un ou deux fours superposés.
Sans doute est-ce le cas aussi du mot tuque
qui se disait d'une tente ou d'un abri que
l'on élevait à l'arrière d'un vaisseau. Notre
bonnet d'hiver aurait été ainsi dénommé du
fait de sa forme et de sa fonction qui est de
mettre la tête à l'abri du froid et de la neige.

On voit bien par ces exemples que nos ancêtres
ont participé spontanément à l'extension sémanti-
que des termes maritimes, sans être à l'origine
du phénomène.

Comme pour la plupart de leurs caractéris-
tiques langagières, l'emploi par les Canadiens de
termes d'origine maritime pour parler de réali-
tés terrestres ou d'activités qui
n'ont rien à voir avec la vie
en mer a été dénoncé
avec force par les
puristes. Pour-
tant, ce phé-
nomène
est at-
testé
pour des centaines de mots dans le français de référence (le français des dictionnaires), par exemple pour chavirer, enverger, mettre les voiles, (être, tomber) en panne, etc., qui s'emploient dans la vie de tous les jours et dont on a presque oublié l'origine maritime. Mais les facons de parler du peuple sont toujours suspectes aux yeux des chevaliers du bon langage. On trouve une dénomination des mots maritimes à sémantisme élargi dans le premier recueil correctif canadien, celui de l'abbé Thomas Maguire (Manuel des difficultés les plus communes de la langue française, Québec, 1841, p. 120-121):

« L'emploi abusif de termes de marine, importés du pays par les premiers colons et navigateurs, a fait à la langue une plaie, qu'il n'est pas facile de fermer. Le mal, comme une épidémie, des dernier [sic] rangers de la société, s'est communiqué aux premiers; et souvent l'éducation la plus soignée est une faible barrière contre l'emploi, à rebours du sens commun, des termes, vire, amarrer, larguer, greiller (graire), embarquer, débarquer, revirer de bord, amarre, bordées, etc., etc.

Les Institués ne peuvent trop sévir contre l'abus que nous signalons ici. »

Terminons par un dernier exemple dont on ne soupçonnerait pas l'origine maritime. Soit l'interjection envoye! qui s'emploie couramment au Québec comme une invitation pressante à l'action : « Viens-t'en, envoye! Dépêche-toi, envoye! » Quand on y pense, on se demande bien comment il se fait que le verbe envoyer a pris une telle signification. Il semble que la réponse se trouve encore une fois dans le parler des marins. Envoyez! ou envoyez! était en effet un commandement qu'on entendait souvent sur les bateaux pour faire exécuter sans délai des manoeuvres urgentes par le timonier, les canoniers (voir par exemple le Nouveau dictionnaire national de Bescherelle Ainé, 1892, sous envoyer). Le fait que le mot se prononce toujours à l'ancienne dans cet emploi (we, et non wa) confirme le caractère figé de ce commandement.

Les anciens Canadiens n'étaient peut-être pas des marins, mais l'influence du langage des gens de mer a profondément influencé leurs façons de parler.

Claude Poitier est professeur à l'Université Laval et directeur du Trésor de la langue française au Québec.

Pour en savoir plus :
Fichier lexical du TLFO : http://www.tlfq.ulaval.ca/fichier/ (contient de nombreux exemples illustrant l'utilisation à travers le temps des mots donnés ici en exemple).